



Legionnaires français à Diên Biên Phủ. Jusqu'au bout, des soldats volontaires se feront parachuter.

EVERETT COLLECTION / BRIDGEMAN IMAGES

Les brûlantes leçons de Diên Biên Phủ

Soixante-dix ans après la chute du camp retranché français en Indochine, *Valeurs actuelles* choisit de consacrer un grand dossier à cette bataille et à ses enseignements. Considérant que l'honneur français déployé là-bas, hier, nous oblige ici, aujourd'hui.

Par Tugdual Denis

Aujourd'hui, tout le monde s'en fout, de Diên Biên Phủ / Mais nous, nous restons fiers de vous, pour Diên Biên Phủ. Les mots du chanteur Jean-Pax Méfret, sur cette mélodie tant martiale que nostalgique, recèlent, au-delà de leur trivialité, une vérité désolante. Combien de lycéens peuvent encore citer

les prénoms féminins dont étaient baptisées les collines environnant la fameuse cuvette indochinoise ?

Comment célébrer une défaite héroïque ?

L'Indochine est devenue le Vietnam ; au Tonkin, pour paraphraser le chant militaire, on ne perd plus sa culotte. L'Asie brumeuse et moite paraît aussi

loin que la colonisation. Voilà désormais soixante-dix ans que les parachutistes, dont ceux de Bigeard, *alias* Bruno, ont sauté sur leur tombeau. Comment célébrer une défaite héroïque ?

La bataille de Diên Biên Phủ demeure sans doute l'un des plus beaux oxymores de l'histoire de l'armée française. Nous avons perdu et donné une

- 18 Et la guerre d'Indochine sombra
- 22 Marcel Bigeard, un destin français
- 24 Génération Diên Biên Phù
- 30 Les enseignements d'une défaite
- 32 « Pour la France et les copains »

EN COUVERTURE

leçon d'honneur. Des hommes, au cours des près de deux mois de la bataille, meurent d'épuisement faute de relève possible. Jusqu'au bout, des volontaires seront enrôlés à Hanoi, dont certains n'ayant jamais sauté en parachute de leur vie. Jusqu'au bout, des soldats luttent dans ce Verdun extrême-oriental. Les archives mentionnent des *Marseillaise* entonnées malgré le désespoir.

Le 7 mai 1954, c'est la chute finale. Des canons qui se taisent inexorablement. Un cessez-le-feu sans reddition, sans capitulation. Le lieutenant Allaire, grand-père maternel de l'auteur de ces lignes, commandait la section de mortiers du 6^e bataillon de parachutistes du lieutenant-colonel Bigeard. Refusant de déposer les armes sur un simple ordre radio, il réclame une trace écrite. À cet officier entêté, fermement ceinturé dans son panache, Bigeard rédigera à l'encre rouge sur une feuille: « Cessez le feu à 17h30. Pas de drapeau blanc. À tout à l'heure. Pauvre 6. Pauvres paras. Bruno. » Allaire sera capturé, déporté après une interminable marche de près de 1000 kilomètres dans un camp de rééducation dont il aura, contrairement à l'immense majorité de ses camarades, la chance de revenir.

Le Viêt-minh, un adversaire impitoyable

Cette leçon d'honneur française aura été rendue possible par un adversaire résolu, patient, organisé, attaché à sa terre et fanatisé par la doctrine communiste alimentée par le grand frère chinois. Cet adversaire impitoyable, porte un nom redoutable: le Viêt-minh. Il se superpose, dans un paradoxe apparent, à un peuple dont certains de ses membres avaient, eux, choisi la France. L'âme de tout un pays aura envoûté les Français. L'écrivain Jean Lartéguy publie en 1962 *le Mal jaune*, un livre dans lequel s'identifieront les anciens d'Indochine, eux aussi atteints depuis



COLLECTION PERSONNELLE

BIGEARD, "ALIAS" BRUNO, AU LIEUTENANT ALLAIRE: "CESSEZ LE FEU À 17 H 30. PAS DE DRAPEAU BLANC. À TOUT À L'HEURE. PAUVRE 6. PAUVRES PARAS."

leur retour de « cette sorte de nostalgie qui devient poussée de fièvre certains soirs de cafard ».

L'estime militaire entre la France et le Viêt-nam demeure marquée par cette guerre de valeureux, de combattants, malgré les horreurs. C'était le sens du voyage d'Édouard Philippe en 2018 là-bas. Le Premier ministre de l'époque s'était rendu à Diên Biên Phù, un geste inédit au sommet de l'État depuis François Mitterrand vingt-cinq ans plus tôt. La délégation comptait plusieurs ministres, l'ancien président d'Axa Henri de Castries, petit-neveu du général Christian de Castries, commandant du camp retranché de Diên Biên Phù. Deux anciens combattants complétaient l'équipée: le major Schilardi et celui qui était devenu le colonel Allaire.

Le chef du gouvernement, lors de sa visite de la maison de Hô Chi Minh à Hanoi, écrivit dans le livre d'or: « L'aus-

térité sereine du bureau de Hô Chi Minh montre combien le travail et le calme, la détermination et la constance servent les projets des États. » Il y avait de quoi se renverser en pensant aux visées de l'autocrate communiste, au sang versé de milliers d'innocents. Et la droite ne manqua pas de le faire. Mais ces mots renvoient également, dans leur vertige, à cette histoire ineffaçable qui lie la France coloniale et l'Indochine. Une histoire achevée sous les averses d'acier de Diên Biên Phù.

Après l'Indochine, l'Algérie suivra

Ce printemps 1954 assassin pour l'armée française, laissant la France meurtrie, signe la fin d'un temps. Les accords de Genève actent en juillet l'indépendance de l'Indochine. La guerre d'Algérie suivra, et la décolonisation parviendra à son terme. Nul besoin de se retourner pour entrevoir les plaies encore béantes de ces histoires communes achevées dans la brutalité. Quand les prisonniers de Diên Biên Phù revinrent des camps viêt-minh, les dockers de la CGT les attendaient avec des crachats à la bouche sur les quais du port de Marseille.

Valeurs actuelles revendique l'honneur de pouvoir leur rendre hommage, soixante-dix ans après. Il nous fallait resituer et raconter la bataille, sous la plume de François d'Orcival. Nous avons tenu, avec nos journalistes, à tirer les enseignements militaires de Diên Biên Phù tout autant qu'à solliciter la parole des derniers témoins. Enfin, nous avons demandé à un panel de personnalités aussi estimables que légitimes de nous expliquer pourquoi cette défaite héroïque les touchait à ce point. Le sens de l'honneur, du sacrifice et l'amour du drapeau tricolore sont des biens trop précieux pour que nous les laissions se diluer dans l'oubli. ●



Et la guerre d'Indochine sombra

Le dernier acte de la tragédie de notre présence en Indochine s'est joué en avril et mai 1954 dans l'ouest du Tonkin. Trois mois plus tôt nos militaires étaient encore pleins d'espoir. Il en restera un douloureux exemple de l'héroïsme de l'armée française...

Par François d'Orcival

C'est à 17 heures, le vendredi 7 mai 1954, que le chef du gouvernement, Joseph Laniel, annonce à l'Assemblée nationale la chute de Diên Biên Phù. Trois syllabes martelées qui ne vont cesser, dira-t-on, de hanter une

opinion publique désorientée par l'ampleur de ce qui vient de se passer. Une défaite, la veille d'un 8 mai qui devait célébrer la victoire de 1945. Le lendemain, le dimanche 9, le général de Gaulle se rend à l'Arc de triomphe, entouré par une foule en deuil. Un mois plus

tôt, le 7 avril, il disait devant la presse, s'adressant à nos combattants: « *Honneur et gloire à vous, chefs et soldats, qui portez là-bas les armes de la France!* » Mais il ajoutait aussitôt: « *Dans l'intérêt de la bataille internationale et compte tenu des pertes et ravages causés à l'Union française et, d'abord, à l'Indochine, la France doit chercher à faire cesser la guerre.* »

Quand les députés se réunissent à l'Assemblée, ils ont le sentiment de ne plus avoir en face d'eux qu'un gouvernement "en sursis". Ce sursis va durer cinq semaines. Le président du Conseil qui aura géré ce drame, Joseph Laniel, un modéré, est à la tête de la quinzième formation gouvernementale constituée

FRANCE / LES LEÇONS DE DIÊN BIÊN PHÙ

23 mars 1954, Diên Biên Phù. Dès les premiers jours de la bataille, l'armée française est encerclée par un ennemi déterminé et qui dispose de l'avantage du terrain.



AKG-IMAGES

des centristes MRP (moins une voix) et des républicains sociaux (les gaullistes) lui accorde la confiance. Un vote de soulagement, pour mettre fin à la guerre. Le lendemain, Pierre Mendès France adresse au général de Gaulle ce message: « *En ce jour anniversaire [le 18 juin] qui est aussi celui où j'assume de si lourdes responsabilités, je revis les hautes leçons de patriotisme et de dévouement au bien public que votre confiance m'a permis de recevoir de vous.* »

Quatre ans plus tôt, le 22 novembre 1950, Mendès France n'est que député et président du conseil général de l'Eure quand il prend le micro à l'Assemblée. On est alors un mois après le désastre qui s'est produit sur la RC4 (une route coloniale stratégique) et qui s'est renouvelé à Cao Bang, dans le nord du Tonkin, à proximité de la Chine qui alimente le Viêt-minh. Les Français viennent d'en être chassés, au prix de lourdes pertes en hommes et en matériels (canons par dizaines, mitrailleuses par centaines, fusils par milliers, obus de 75 par dizaines de milliers!)... C'est la plus sévère défaite subie par les Français en Indochine. Mendès France s'en saisit pour prononcer un réquisitoire devant ses pairs. Un réquisitoire et une leçon. « *On ne dit pas la vérité au pays sur les sacrifices qui seuls permettraient d'arracher, peut-être encore maintenant, une solution par la force des armes et sur les risques que cette solution implique...* »

Il cite alors un chef militaire dont la référence est indiscutable: le général Leclerc, que le gouvernement a envoyé

de 1945 à 1947 en mission en Indochine et qui n'y sera finalement pas haut-commissaire de la République. Dans ses rapports aux autorités dont Mendès France a pris connaissance, il écrit ceci en 1946: « *Il nous faut éviter une aventure dépassant les possibilités actuelles de la France. Les ambitions doivent être à la mesure des moyens. Sinon, c'est la catastrophe.* » Et, en 1947: « *La France ne jugulera plus par les armes un groupement de 24 millions d'habitants qui prend corps et dans lequel existe une idée xénophobe et peut-être nationale.* »

“On abuse l'opinion en lui faisant croire qu'il suffirait de moyens matériels”

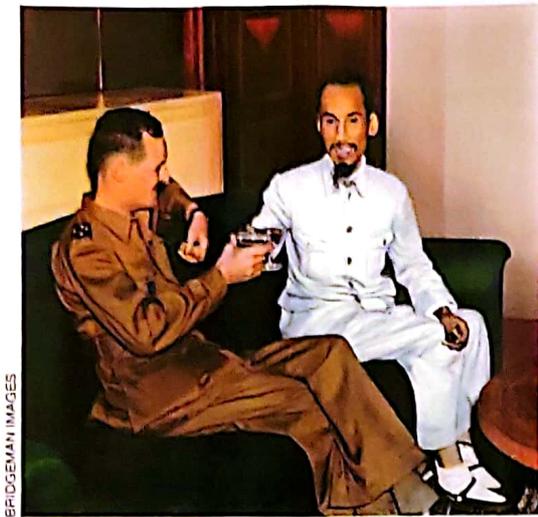
« *Le général Leclerc [qui disparaît dans un accident d'avion en Afrique du Nord en novembre 1947, NDLR] ne voyait de solution que sur le plan politique* », insiste Mendès France. Sommes-nous capables de faire mieux? Il se tourne vers le gouvernement: « *Avec quels moyens ferez-vous la reconquête du Tonkin? Avec quels moyens ferez-vous cette politique? On abuse l'opinion en lui faisant croire qu'il suffirait de moyens matériels.* » Demain, dit-il, il sera peut-être trop tard. Mendès France conclut par ce rappel qui lui vient de l'histoire: « *Il y a eu la guerre d'Espagne, où Napoléon I^{er} perdit tant de forces qui manquèrent peu après sur le Rhin et en Champagne. Il y a eu la guerre du Mexique où Napoléon III s'épuisa à la veille de la guerre de 1870-1871. Ne croyez pas que vous pourrez tirer de la France, déjà ruinée par deux terribles guerres, un nouvel effort gigantesque et démesuré.* »

Et nous ne sommes qu'à la fin 1950, quatre ans après le début de la guerre en Indochine. Le moment où, pour redresser la situation, la France envoie sur place le général de Lattre qui assure avec succès son commandement durant l'année 1951. Mais le temps va lui manquer; la maladie le ramène à Paris en novembre 1951 (il s'éteindra le 11 janvier suivant); le général Raoul Salan, qui lui succède, établit un pont aérien avec le nord du Tonkin où il prend pied →

depuis l'instauration officielle de la IV^e République en janvier 1947. Quinze gouvernements en sept ans. Celui de Laniel s'effondre le 12 juin 1954. Et voici le seizième dirigé par Pierre Mendès France, à qui il avait manqué 13 voix un an plus tôt, et qui revient ce jeudi 17 juin en prenant cet engagement devant les députés: « *Je me présenterai devant vous le 20 juillet et je vous rendrai compte des résultats obtenus* » au cours de la négociation.

Il se lie les mains dans un calendrier de négociation de paix qu'il offre ainsi aux vainqueurs de Diên Biên Phù. Il obtient 419 voix contre 47 et 143 abstentions. Un record. La totalité des communistes, des socialistes, des radicaux,

“IL Y A EU LA GUERRE D'ESPAGNE, OÙ NAPOLÉON I^{er} PERDIT TANT DE FORCES... IL Y A EU LA GUERRE DU MEXIQUE OÙ NAPOLÉON III S'ÉPUIA...”



BRIDGEMAN IMAGES



KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Le général Leclerc, chef du corps expéditionnaire français en Indochine, et le leader de la rébellion viet-minh, Hồ Chí Minh, en mars 1946 à Hanoi. À droite, le général de Lattre et son fils Bernard qui sera tué en mai 1951 au combat en Indochine.

sur une base solide, Na San, dont il veut faire une démonstration militaire.

Mais le général Cogny, le numéro deux du commandement français sur place, n'est pas de son avis. Pour lui, « *Na San a une valeur politique nulle et une valeur stratégique nulle* ». Si le Viêt-minh décidait de l'attaquer, « *cette base aéroterrestre deviendrait un gouffre à bataillons* »... Que devrait-on faire? « *Nous devons conserver, dit-il, dans le nord-ouest du Tonkin une base facile à défendre, capable de rayonner sur le pays... Il existe une seule position, la cuvette de Diên Biên Phủ.* » À qui dit-il cela? Au général Henri Navarre, nommé au printemps 1953 pour succéder à Salan, Navarre qui vient d'être envoyé à Saïgon après avoir fait sa carrière au sein des commandements de l'Otan en Europe. « *J'ai 99 % de chances de m'y casser les reins* », dit-il de sa nouvelle mission. Cela explique qu'il fasse confiance à Cogny qui, lui, est sur place.

L'été 1953, Navarre établit un "plan" qui portera son nom et qu'il fait approuver par le gouvernement et l'état-major des armées. Son aide de camp, le capitaine Jean Pouget, 33 ans, un ancien du maquis des Glières de 1944 et qui deviendra grand reporter au *Figaro*, publie, en 1964, le récit de ces événements sous le titre *Nous étions à Diên-Biên-Phủ*.

Navarre abandonne donc la base aéroterrestre de Na San, convaincu par Cogny de la remplacer par une autre à Diên Biên Phủ, mieux placée pour bloquer les mouvements des forces de Giáp pour les ravitaillements de toutes

natures en provenance de Chine et du nord du Laos. Le plan Navarre consiste à concentrer ses moyens sur la nouvelle base à construire. Sa première opéra-



UNE INFIRMIÈRE-PILOTE-SECOURISTE DE L'AIR, GENEVIÈVE DE GALARD, SE POSE SUR LA PISTE À BORD D'UN AVION DESTINÉ À LA RELÈVE DES BLESSÉS. "EN UNE NUIT, LES PILOTES RÉUSSISSENT À ÉVACUER UNE CENTAINE D'ENTRE EUX."

API/GAMMA RAPHO

tion, baptisée "Castor", commence le 20 novembre 1953 par un énorme parachutage au nord-ouest et au sud du village de Diên Biên Phủ, celui de deux belles unités, le 6^e bataillon de parachutistes coloniaux de Bigeard et le 2^e bataillon du 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes de Bréchnac. Quatre autres bataillons suivent le lendemain, le 1^{er} bataillon de parachutistes coloniaux, le 8^e bataillon de parachutistes de choc (qui deviendra le 8^e RPIMa), le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes de la Légion (le futur 1^{er} Rep) et le 5^e bataillon de parachutistes vietnamiens (le Bawouan). En trois jours, 240 tonnes de matériels et 5100 paras!

Parmi eux figure Charles Piroth, commandant de l'artillerie du camp. Surestimant les forces de celle-ci, puis découvrant sa faiblesse, il se suicidera trois mois après.

Le 10 décembre, la garnison, placée sous le commandement du colonel de Castries (qui sera promu général à la fin de la bataille), est prête. Elle compte dix bataillons d'infanterie, les six bataillons de l'opération Castor, deux bataillons de légionnaires de la 13^e DBLE, cinq batteries d'artillerie... Les effectifs seront bientôt de près de 14000 hommes, français, vietnamiens, sénégalais. Le camp retranché est marqué par neuf centres de résistance qui portent des prénoms féminins de l'époque (Gabrielle, Anne-Marie, Béatrice, Huguette, Dominique, Françoise, Claudine, Éliane, Isabelle). La piste d'aviation est située au centre du dispositif, entre Huguette et Dominique. Le 17 décembre, Castries et Navarre (dont le PC est à Hanoi) achèvent ensemble le plan de la base. Le 24 décembre, Navarre vient fêter Noël avec ses hommes. « *Diên Biên Phủ, c'est un défi qu'on se lance à soi-même.* »

Les chefs militaires et dirigeants politiques de Paris vont y défilier durant les deux mois qui suivent. Tous admiratifs devant la qualité des dispositions, tous persuadés que l'on tient enfin la bonne carte pour pouvoir conduire

FRANCE / LES LEÇONS DE DIÊN BIÊN PHŨ

Les généraux Cogny (à gauche), Navarre (assis au centre) et le colonel de Castries (entre les deux) consultent les plans de la cuvette de Diên Biên Phủ à leur quartier général sur place avant la bataille.

bientôt à Genève une négociation avec Hô Chi Minh et Giáp, mais en position de force. Cela n'échappe pas au chef militaire du Viêt-minh qui, lui, ne cesse de concentrer ses régiments autour de la grande base qu'il domine à partir de collines éloignées, avec des effectifs trois à quatre fois supérieurs à ceux des Français.

"Nos pertes sont lourdes et les bataillons ont fondu au feu"

Après trois mois d'une intense préparation, Giáp donne à son artillerie le signal de l'attaque, le samedi 13 mars 1954. La bataille de Diên Biên Phủ, que retrace Pouget dans son "journal de marche", commence. Le vendredi 19, trois bimoteurs Dakota marqués d'énormes croix rouges, arrivent à la verticale du terrain, deux vont se poser, le troisième ne le pourra pas en raison des tirs adverses. C'est la nuit de ce 19 mars qu'une infirmière-pilote-secouriste de l'air, Geneviève de Galard, se pose sur la piste à bord d'un avion destiné à la relève des blessés. « *En une nuit, dira-t-elle, les pilotes réussissent à évacuer une centaine de blessés sans se faire repérer par le Viêt-minh, c'est l'euphorie!* » Elle reviendra plusieurs fois jusqu'au dimanche 28 mars où elle rejoint le médecin commandant Grauwil à l'infirmierie du camp. L'avion qui l'a transportée est détruit par des tirs ennemis. Elle restera dans le camp jusqu'au bout (et au-delà, avec ses blessés).

Le 1^{er} avril, Castries estime que l'attaque générale tentée par le Viêt-minh n'a pas eu la vigueur escomptée. Mais le 5, il est inquiet: « *Il reste dans les soutes 371 coups de 155, 7500 coups de 105 et 1500 coups de 120... À peine une nuit de combat. Nos pertes sont lourdes et les bataillons ont fondu au feu.* » Le 10, arrivent les renforts: 14 avions Dakota lâchent sur le camp 302 légionnaires du 2^e BEP et des munitions; la nuit du 13, parviennent une antenne chirurgicale et 66 tonnes de matériels.

Le 24 avril, 72 volontaires sautent d'un avion avant le jour, tandis que les



éléments subsistant du 2^e BEP se joignent à ceux du 1^{er} pour former un nouveau bataillon à quatre compagnies... C'est dire la violence des combats. Le même jour, à Paris, au Quai d'Orsay, Foster Dulles, le secrétaire d'État américain, rencontre son homologue français, Georges Bidault. Il lui lance, en repartant: « *Et si je vous en donnais une?* » Une quoi? « *Si je vous donnais une bombe atomique...* » Les deux hommes remontent dans le bureau du ministre. Bidault, sérieux, ne donnera pas suite. Mais il estime qu'une intervention massive de bombardiers Boeing B-47 américains pourrait encore sauver le camp retranché. On en discutera entre alliés. Mais cela n'ira pas plus loin.

Pendant ce temps, le harcèlement du Viêt-minh ne cesse pas; il s'intensifie au rythme de la capture d'un ou de deux points d'appui par jour. Isabelle, Éliane, Huguette, Dominique... Le dimanche 2 mai, Pouget, qui se fait parachuter le 4, ressent la fin; il note dans son journal: « *Le camp retranché*

de Diên Biên Phủ vient de subir la plus violente offensive depuis le début de la bataille. » Le camp n'est plus qu'« *une croix de feu au fond d'un trou noir* ». Une compagnie est encore parachutée le 3. Puis, dans la nuit du jeudi 6 mai au vendredi 7, les Dakota qui transportent une ultime compagnie du 1^{er} BPC reçoivent l'ordre de rentrer à Hanoi, d'où ils viennent.

L'ordre signifie qu'il n'y a plus d'espoir. Au PC de Diên Biên Phủ, un général appelle de Hanoi pour dire ses adieux au téléphone: « *C'est un beau fait d'armes français.* » Ce 7 mai 1954, après-midi, 10 000 Français, encore solides ou blessés, tombent aux mains du Viêt-minh. Il en reviendra 3 000. ●



"Diên Biên Phủ, les leçons d'une défaite", de Pierre Servent, Perrin, 400 pages, 23 €.



FRANCE / LES LEÇONS DE DIÊN BIÊN PHŨ

Marcel Bigeard saute à deux reprises dans la cuvette de Diên Biên Phủ. Ici, en 1953, aux côtés de son état-major rapproché, aux premiers jours de la bataille. Il y reviendra, quarante ans plus tard, pour honorer la mémoire de ses frères d'armes disparus.

Marcel Bigeard, un destin français

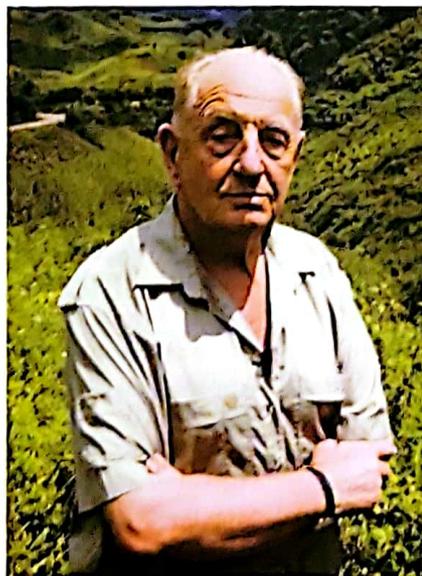
Figurant parmi les officiers les plus décorés de France, il était un guerrier amoureux du panache. Pour ce meneur d'hommes au caractère bien trempé, devenu secrétaire d'État, seul comptait l'intérêt supérieur de la France. Un engagement qu'il aura tenu tout au long de sa vie, en Indochine comme ailleurs.

Par Maxime Coupeau

A une période où tout fout le camp, ça fait plaisir d'avoir des gens comme vous ! Ce 3 décembre 2000, en grand uniforme de cérémonie, képi étoilé sur la tête, Marcel Bigeard, 84 ans, décore deux anciens combattants. La voix est fatiguée et la démarche, moins assurée. Mais l'énergie, elle, est intacte. Ses gestes sont épiés par les caméras. Cette sortie survient après les pseudo-confessions du général Paul Aussaresses sur la torture en Algérie. Le nom de Bigeard est mis en cause. Ému, doigt pointé en direction des journalistes, il lance : *« Ma vie, c'a été la patrie [...] Ce qui a compté pour moi, c'est mon pays. »*

Décédé le 18 juin 2010, à 94 ans, le général Bigeard est toujours présent dans les mémoires. Si l'extrême gauche préfère garder l'image calomnieuse du « tortionnaire », le grand public, lui, retient ses exploits. *« L'un des derniers à incarner l'idéal guerrier, amoureux du panache »*, soutient le général François Cann, ancien lieutenant de Bigeard. Blessé cinq fois au combat, deuxième général le plus décoré de France après Raoul Salan (1899-1984), l'enfant de Toul (Meurthe-et-Moselle) gravit tous les échelons, de simple appelé, en 1936, à secrétaire d'État, en 1974. Hervé Morin, ministre de la Défense, lui ren-

dait hommage lors de ses obsèques : *« Cette France en laquelle vous "croyiez" tant et pour laquelle vous étiez prêt à "oser" tous les coups, les coups de main comme les coups de gueule. »*



ERIC BOUVET/GAMMA

**« UN SEUL HOMME
PARMI LES JEUNES
CHEFS DE BATAILLON
PARA EST CAPABLE
DE TOUT RISQUER :
MARCEL BIGEARD. »**

Bigeard, c'est une gueule et un physique. Yeux bleus perçants, taille haute et corps musclé, longtemps entretenu par la natation. C'est aussi et surtout un parcours. En 1940, volontaire pour les corps francs, la guerre fut son révélateur. C'est là qu'il *« découvrit le goût du risque et des sensations fortes »*. Évadé d'un camp de prisonniers allemand, il est recruté par les services spéciaux britanniques et parachuté en Ariège pour combattre avec les maquisards. Son choix de vie est fait : l'armée.

En 1945, c'est l'Indochine. Avec sa troisième projection en Extrême-Orient, en 1952, naît sa légende de chef de guerre à la tête du 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (6^e BPC). Parmi ses faits d'armes : la défense du poste de Tu Lê assailli par 12 000 combattants du Viêt-minh ou le raid sur Lang Son, près de la frontière chinoise, détruisant un imposant stock d'armes et de matériels. Pour son biographe Erwan Bergot, *« un seul homme parmi les jeunes chefs de bataillon para est capable de tout risquer : Marcel Bigeard. Un chef de bande, qui peut tout demander à ses hommes parce qu'il est prêt à tout leur donner »*.

Arrive Diên Biên Phủ, le 20 novembre 1953, où le 6^e BPC est parachuté. Premier à être largué : le chef de bataillon Bigeard. En moins d'une journée, la position est reprise par les Français. Quatre mois plus tard, les troupes du général Giap attaquent. Bigeard est de nouveau largué à la tête du 6^e BPC, repousse les assauts de l'ennemi sur le point d'appui Éliane et, jusqu'au 7 mai, défend le camp retranché. Au cœur de la bataille, il est promu lieutenant-colonel. Capturé, il est retenu en captivité dans les camps viêt-minh. En 1998, il se souvenait, dans *Valeurs actuelles*, des voix de ses soldats, *« des faibles, des forts, celles de ceux qui croient en Dieu et de ceux qui n'y croient pas. Celles de ceux qui reviendront un jour et de ceux qui laisseront des veuves et des orphelins, des parents éplorés, consternés par le chagrin »*.



API GAMMA RA/PHO

Avec la guerre d'Algérie, l'aura de "Bruno" — son indicatif radio en mission — gagne encore en importance. Le 14 juillet 1957, en plein conflit, Bigeard défile à la tête de ses paras du 3^e régiment de parachutistes coloniaux, son placard de médailles sur la poitrine et la plaque de grand officier de la Légion d'honneur sur la veste de treillis. La photo fait le tour du monde. Dans le djebel, il cultive sa légende avec son culte de l'effort physique et son sens de l'esthétique, treillis léopard et casquette à deux visières.

Le triomphe des paras à la bataille d'Alger, en 1957, est l'aboutissement de la tactique de contre-insurrection de Bigeard. Ses objectifs sont de s'adapter aux méthodes de l'ennemi, le harceler par petits groupes et s'appuyer sur le renseignement, avant de déclencher des opérations coups de poing par hélicoptère. Hommage d'Hélie de Saint Marc (1922-2013), en 2010, dans

notre journal: « *Le général Bigeard avait très vite compris le caractère spécifique des conflits modernes. Il fut l'un de ces précurseurs dont les Américains s'inspirent aujourd'hui.* »

Un homme toujours prêt à "défendre sa liberté"

Le stratège Bigeard met à profit son expérience pour relever l'armée française au lendemain de la guerre d'Algérie. Armée désavouée par la population après le putsch des généraux et minée en interne par les frondes des comités de soldats. En 1975, Valéry Giscard d'Estaing le nomme secrétaire d'État auprès du ministre de la défense, Yvon Bourges. Lequel aura ce mot: « *Bigeard, c'est un bonhomme.* »

Bigeard rend les unités de l'armée de terre plus opérationnelles, revalorise les soldes, crée de nouvelles brigades légères, obtient des crédits pour de nouveaux équipements (fusil Famas) et « *insufflé un esprit de défense* » chez

les appelés. « *Il nous faut un outil d'intervention souple, ardent et manœuvrier [...] Le crapahut dans la nature, ça ne coûte pas cher et c'est excellent* », expliquait-il à cette époque.

Cet homme toujours prêt à « *défendre [sa] liberté* » a écrit dans ce but jusqu'à la fin de sa vie. Une quinzaine d'ouvrages au total, un seul thème: son amour de l'armée et de la France. Son ultime essai à destination de la droite, *Mon dernier round* (Éditions du Rocher), demeure d'actualité. Il y parle de cette France qui, dit-il, lui « *fait mal* » et « *tourne en rond* ». Dans un entretien qu'il nous avait accordé, en 2009, il s'inquiétait des conséquences de « *la guerre contre le terrorisme islamique* » ou de la relation avec l'Algérie: « *Il y en a assez de la repentance!* » Et d'alerter sur l'insécurité: « *Toutes ces bandes et ces trafics en Seine-Saint-Denis, remettons d'abord de l'ordre dans nos banlieues, de manière vigoureuse et énergique.* » ●



Génération Diên Biên Phù

Valeurs actuelles a recueilli les témoignages de sept personnalités attachées au souvenir de la bataille. Celles-ci ravivent l'esprit de cette jeunesse héroïque, de leur fraternité d'armes et de leur amour du drapeau.

“Une nouvelle page de notre histoire commune”

Par Sébastien Lecornu
et Patricia Miralles*

Il y a soixante-dix ans, dans la plaine de Diên Biên Phù, deux forces se sont fait face dans un combat qui a marqué notre histoire. Le corps expéditionnaire français, intégrant des soldats d'une quarantaine de nationalités encadrés par des officiers et des sous-officiers qui pour la plupart avaient participé à la libération de notre pays, se battait contre les troupes du Viêt-minh. La décolonisation du monde était engagée et rien n'arrêterait, au Vietnam comme ailleurs, un peuple déterminé à conquérir son indépendance, si puissantes que fussent les armes déployées contre lui.

Le 7 mai 1954, de la plaine de Diên Biên Phù, la nouvelle de la défaite française se répandit immédiatement à travers le monde. Les peuples colonisés y virent un tournant de l'histoire mondiale. En France, la nation, abasourdie par cette annonce à laquelle elle ne pouvait pas croire, comprit qu'une page de son histoire se tournait et s'inquiéta de faire revenir le plus vite possible ses fils sur le sol de la patrie. Comme l'exprima plus tard le général de Gaulle, « ces combats n'engageaient ni son bonheur ni son indépendance, et [...] ils ne pouvaient aboutir à rien qu'à des pertes, des haines, des destructions, sans cesse accrues ».



LE PARC VALERIE/NICE MATINI/MAXPPP

Dans cette guerre qui ensanglanta durant huit ans ce que l'on appelait l'Indochine française, nos soldats, marins, aviateurs, et les gendarmes qui ont combattu à leurs côtés, firent leur devoir avec courage. Leur héroïsme lors de la bataille de Diên Biên Phù fait encore la fierté de nos armées. Des milliers de Français perdirent la vie au champ d'honneur et dans les camps de prisonniers, souvent dans des conditions épouvantables. Des milliers de Vietnamiens tombèrent également.

En nous rendant à Diên Biên Phù, comme ministres français des Armées et des Anciens Combattants, nous avons salué la mémoire de nos soldats morts pour la France sur cette terre lointaine et nous nous sommes également recueillis au cimetière militaire vietnamien. Avec le passage des années, la France



ALEXIS GORARD/IPS PRESS/MARATHI

et le Vietnam ont appris à regarder cette histoire en face, sans fard et sans haine. Chacun construisant son destin souve-

rainement, sans rien oublier, ni du courage ni des souffrances des uns et des autres, dans cette guerre dont l'onde de choc annonça au monde la fin des colonisations.

Aujourd'hui, nos deux pays ont construit une relation qui nous permet de regarder sereinement notre histoire commune et d'envisager lucidement des coopérations pour préparer l'avenir. Le président de la République, M. Emmanuel Macron, et le secrétaire général du Parti communiste vietnamien, M. Nguyễn Phú Trọng, nous ont fixé le cap à suivre en octobre dernier.

En nous rendant à Diên Biên Phủ, où nous avons assisté à la cérémonie nationale vietnamienne — c'était la première fois que des responsables politiques français y assistaient à l'invitation du gouvernement vietnamien —, nous avons souhaité entamer l'écriture d'une nouvelle page de notre histoire commune.

Cette nouvelle page devra permettre le renforcement de notre partenariat au service de la souveraineté du Viêt Nam et de son indépendance. Nous souhaitons approfondir la coopération de défense, notamment nos échanges sur les questions stratégiques. Mais dans un monde instable et dangereux où certains acteurs n'hésitent plus à piétiner les principes fondamentaux du droit international, la France veut travailler davantage avec le Viêt Nam pour consolider la stabilité de l'Indo-Pacifique, où vivent 1,6 million de nos compatriotes d'outre-mer, et celle de l'Asie du Sud-Est, en particulier en lien avec l'Asean et ses États membres.

Lors de cette 70^e commémoration de la bataille de Diên Biên Phủ, ce sont deux pays souverains qui se sont retrouvés en amis pour regarder les nouveaux défis que l'histoire pose devant nous et que nous pouvons relever ensemble, pour renforcer la sécurité et la souveraineté de nos deux nations!

* Sébastien Lecornu est ministre des Armées et Patricia Miralles est secrétaire d'État aux Anciens Combattants et à la Mémoire.

CHRISTOPHE MORIN/IP3 PRESS/MAXPPP



“Cette fraternité qui les poussait à l'honneur”

Par François Lecointre*

C'est tardivement que j'ai commencé à m'intéresser à la guerre d'Indochine. Dans ma famille, qui ne manquait pourtant pas de figures militaires et de références héroïques, personne n'y avait été engagé. En matière de récits de guerre, la lecture de *Ceux de 14* ou des *Croix de bois* m'avait suffi. Les romans

LES ACTES DE BRAVOURE D'HOMMES ACCULÉS À LA MORT MAIS OBSÉDÉS PAR L'IDÉE DE DEMEURER FIDÈLES À EUX-MÊMES CONSTITUENT DES RÉFÉRENCES.

d'Erwan Bergot ne m'attiraient guère et, si le visionnage de *la 317^e Section* m'avait captivé, c'est surtout parce que j'essayais d'y déceler les subtilités des relations de commandement entre un sous-officier ancien et un jeune lieutenant.

Dans les derniers mois de classe préparatoire à Saint-Cyr, le 30^e anniversaire de la bataille de Diên Biên Phủ m'a pourtant bouleversé lorsque j'ai découvert l'histoire des volontaires parachutés sur le camp retranché, dans les dernières semaines de la bataille. L'héroïsme des soldats français dans les situations désespérées a toujours constitué un classique de la geste militaire. De Camerone à Sidi-Brahim en passant par Bazeilles, les actes de bravoure d'hommes acculés à la mort mais obsédés par l'idée de demeurer fidèles à eux-mêmes jusqu'au dernier instant constituent des références qui, au-delà de ceux qui se destinent au métier des armes, inspirent ou ont inspiré toute une société. Car c'est bien face au défi ultime que se mesure la capacité d'un être humain à mobiliser tous les ressorts de sa propre dignité.

Mais en l'espèce, il s'agissait d'autre chose. Car les volontaires qui, par milliers, ont été parachutés sur le camp →

QU'EST-CE QUI POUSSAIT CES VOLONTAIRES À SE JETER AINSI AU-DEVANT D'UN DESTIN QUI LES CONDAMNAIT À L'HÉROÏSME OU À LA LÂCHETÉ ?

retranché n'étaient pas sommés de se tenir droits face au danger extrême. Ils rejoignaient délibérément le lieu où, inexorablement, ils devraient relever ce défi de la dignité. Et ils le savaient parfaitement. Depuis la fin mars, la piste d'atterrissage du camp n'était plus utilisable, l'évacuation des blessés était devenue impossible. Le sort de la bataille ne faisait plus de doute. Qu'est-ce qui poussait ces volontaires, dont environ 700 n'étaient pas brevetés parachutistes, à se jeter ainsi au-devant d'un destin qui les condamnait à l'héroïsme ou à la lâcheté ?

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'il s'agissait de la fraternité. De ce puissant sentiment de dépendance mutuelle acceptée et revendiquée, dont la fraternité d'armes est sans doute l'expression la plus extrême. De cette terrible lucidité engendrée par l'épreuve du combat, qui met l'homme à nu et lui fait mesurer sa faiblesse, son incapacité à survivre seul. La fraternité qui seule peut faire accepter de se défaire de soi, de s'en remettre aux autres. C'est cette fraternité qui les poussait à l'honneur. Car, plus encore que sur le besoin de conserver en son for intérieur l'estime de soi, le sentiment de l'honneur repose, au plus profond, sur la volonté de demeurer digne de la considération qui nous est manifestée par nos frères les hommes.

** Le général François Lecointre est grand chancelier de la Légion d'honneur, ancien chef d'état-major des armées (2017-2021).*



“Pourquoi j'ai chanté Diên Biên Phù”

Par Jean-Pax Méfret*

Chaque année, le souvenir du 7 mai 1954 assombrit ma mémoire. Je suis à Alger, dans la maison familiale. Je vais sur mes 10 ans. Ma mère m'a sorti de la sieste obligatoire en m'annonçant d'une voix brisée par le chagrin: « *Diên Biên Phù est tombé.* » Elle me serre dans ses bras et nous partons vers le salon où la radio diffuse la dernière liaison téléphonique entre le général Cogne et le général de Castries qui commande les 14 000 soldats français encerclés par 48 000 combattants viêt-minh et presque autant de civils non armés.

Après cent soixante-sept jours de siège, les Français avaient rendu leurs armes. Puis ce sera l'enfer de la longue marche: quarante jours à travers la jungle jusqu'aux “camps de rééducation par le travail et le repentir”. Sur les 11 000 prisonniers

du Viêt-minh, la France ne récupérera que 3 290 rescapés moribonds dont le rapatriement déclencha une série de manifestations hostiles du Parti communiste. Le PC s'était même opposé à une campagne nationale de collecte de sang, au prétexte qu'il pourrait servir aux soldats blessés d'Indochine!

Ces mauvais souvenirs de ma pré-adolescence sont à l'origine de la chanson que j'écrirai plus tard sur Diên Biên Phù, mais aussi sur Antoine: « *Ils en ont rien à foutre d'un ancien combattant.* » Cet Antoine avait fait Diên Biên Phù. Il portait comme un lourd fardeau sa honte d'avoir, sur ordre de son officier, remis ses armes à l'ennemi lors de la reddition du camp retranché.

** Jean-Pax Méfret est journaliste, écrivain et auteur-compositeur-interprète.*

“Un héroïsme incontesté”

Par Édouard Philippe*

Dans l'esprit militaire, la victoire importe, mais la manière de mener le combat n'a rien de neutre. Alésia, Azincourt, Waterloo ou Camerone ne sont pas à proprement parler des victoires étincelantes... Et pourtant, toutes ces batailles comptent dans notre histoire de France.

Nous sommes un pays qui n'a pas honte de regarder ses défaites en face. Il faut célébrer Diên Biên Phù. Le courage déployé là-bas, l'ardeur et le sens de l'honneur y furent exceptionnels. Diên Biên Phù, c'est une leçon d'héroïsme tant les soldats qui se sont battus l'ont fait jusqu'au bout de leur devoir. Il y a une part d'ombre et de peur, bien entendu. Mais il y a des actes de bravoure inouïs, avec des gens qui acceptent d'être parachutés alors même que la bataille est perdue.

Diên Biên Phù, je l'ai étudié, et j'ai fini par m'y rendre. Je m'y suis d'abord intéressé car j'ai toujours été marqué par la figure de Pierre Mendès France. J'aime cet homme qui proclame en 1940 qu'il faut continuer à se battre, puis qui, fait prisonnier, s'évade. Il met un terme à la guerre d'Indochine mais, s'il appartient à la gauche modérée, n'a rien d'un pacifiste. En 1954, il prend

IL RESTE DE CETTE BATAILLE UNE DÉCISION STRATÉGIQUE CONTESTABLE ET UN HÉROÏSME INCONTESTÉ. UNE GUERRE PRESQUE OUBLIÉE, HAPPÉE PAR CELLE D'ALGÉRIE.

soin de ne pas être dépendant des communistes, dont les intérêts sont parfois plus proches de ceux de l'URSS que des nôtres.

Devenu Premier ministre, j'atterris à Diên Biên Phù en novembre 2018. Je découvre, au lieu d'une cuvette, un vaste plateau. Diên Biên Phù, c'est une géographie, c'est une dramaturgie. Une défaite militaire, puisque nous pensions que le Viêt-minh ne parviendrait pas à déployer son artillerie, qui deviendra une défaite politique.

J'étais heureux et fier d'aller à Diên Biên Phù. Il se trouve que, par appétence personnelle, j'aime bien les militaires: je ne compte pas m'en excuser... J'y suis allé avec des vétérans, avec des saint-cyriens, avec le général

Durieux. C'était très émouvant. Les gars vous racontent la bataille. Ils pleurent. Puis reprennent leur récit. J'ai aussi tenu à rendre hommage aux soldats vietnamiens.

Aujourd'hui, il reste de cette bataille une décision stratégique contestable et un héroïsme incontesté. Il s'agit d'une guerre presque oubliée, qui aura été immédiatement happée par une autre guerre coloniale, en Algérie. Chez ceux qui ont combattu en Indochine, on retrouve cette idée d'avoir servi la France puis d'avoir été négligés. Or Diên Biên Phù, c'est un nom qu'il faut apprendre, une date qu'il faut retenir.

* Édouard Philippe, ancien Premier ministre (2017-2020), est président d'Horizons et maire du Havre.





ALF. ZANQUE / MAGNUM / G. EST. DE P. BOURGEOIS / G. EST. DE P. BOURGEOIS

“J’admirais ces grands frères”

Par Gérard Longuet*

Je ne comprenais pas bien ce qu’il se passait. Les photos de *Paris Match* montraient des hommes aux visages émaciés, sous des casques trop grands, bloqués dans des espaces réduits, où la terre et la boue semblaient leur seul cadre de vie. Je savais que c’était loin et que nous n’étions pas concernés, au moins directement, mais c’étaient nos aînés et je me sentais leur cadet. J’avais 8 ans, j’étais écolier à Notre-Dame de France, et tout ce qui évoquait notre patrie signifiait, pour moi, la force et le courage. Ma mère évoquait parfois les camarades saint-cyriens de son frère Louis, tués au combat. Je ne savais pas ce qu’ils faisaient si loin de chez eux. Mais ils étaient des nôtres. Je n’avais pas de père à temps plein à la maison,

tant s’en faut. J’admirais donc ces grands frères.

Je suis revenu sur cette guerre qui ne m’a jamais quitté. La convoyeuse de l’air Geneviève de Galard, que j’ai eu le bonheur de retrouver alors que

LA GUERRE EST UNE ÉPREUVE QU’IL FAUT PRÉPARER POUR POUVOIR L’ÉVITER EN SITUATION DE FORCE, PLUTÔT QUE DE L’ACCEPTER EN SITUATION DE FAIBLESSE.

j’étais à Brienne. Le ministre des Anciens Combattants Jean-Jacques Beucler, survivant de la RC4, et naturellement Marcel Bigeard, tous deux élus de l’Est, furent mes compagnons parlementaires à mes débuts.

Je les respecte comme illustrant le courage français, et ils me dirent l’un et l’autre, avec l’autorité des témoins de toutes les épreuves, combien la guerre est, pour un pays, une épreuve infiniment cruelle qu’il faut toujours préparer pour pouvoir l’éviter en situation de force, plutôt que de l’accepter en situation de faiblesse.

Le souvenir tragique de nos 10 000 morts au combat et en captivité

Je suis retourné plusieurs fois en Indochine, au Vietnam en vérité. Des centres-villes aux tonalités “III^e République”, entre la poste et l’église, la gare et les bâtiments de l’administration coloniale, et naturellement les hôtels élégants où se trament les complots locaux, les casernes et les cités militaires où tant de tragédies marquent notre présence. Et tout cela basculant définitivement, parce qu’une cuvette, au demeurant bien choisie, n’avait ni l’artillerie — lucidité tragique du colonel Piroth — ni la couverture aérienne qui avait assuré le succès de la bataille de Na San en 1952. C’était il y a soixante-dix ans et j’ai toujours le souvenir tragique de nos 10 000 morts, au combat et en captivité.

C’est pourquoi un responsable politique français qui méconnaîtrait et les gloires et les épreuves, et les réussites et les échecs de notre présence là-bas, manquerait de leçons à la fois amères et utiles de l’ordre mondial s’imposant à nous, et tout simplement manquerait de compréhension de son histoire et d’amour pour ceux qui l’ont faite.

* Gérard Longuet, ancien député et sénateur de la Meuse, fut ministre de la Défense et des Anciens Combattants (2011-2012).

“Une symbolique incroyable”

Par Henri de Castries*

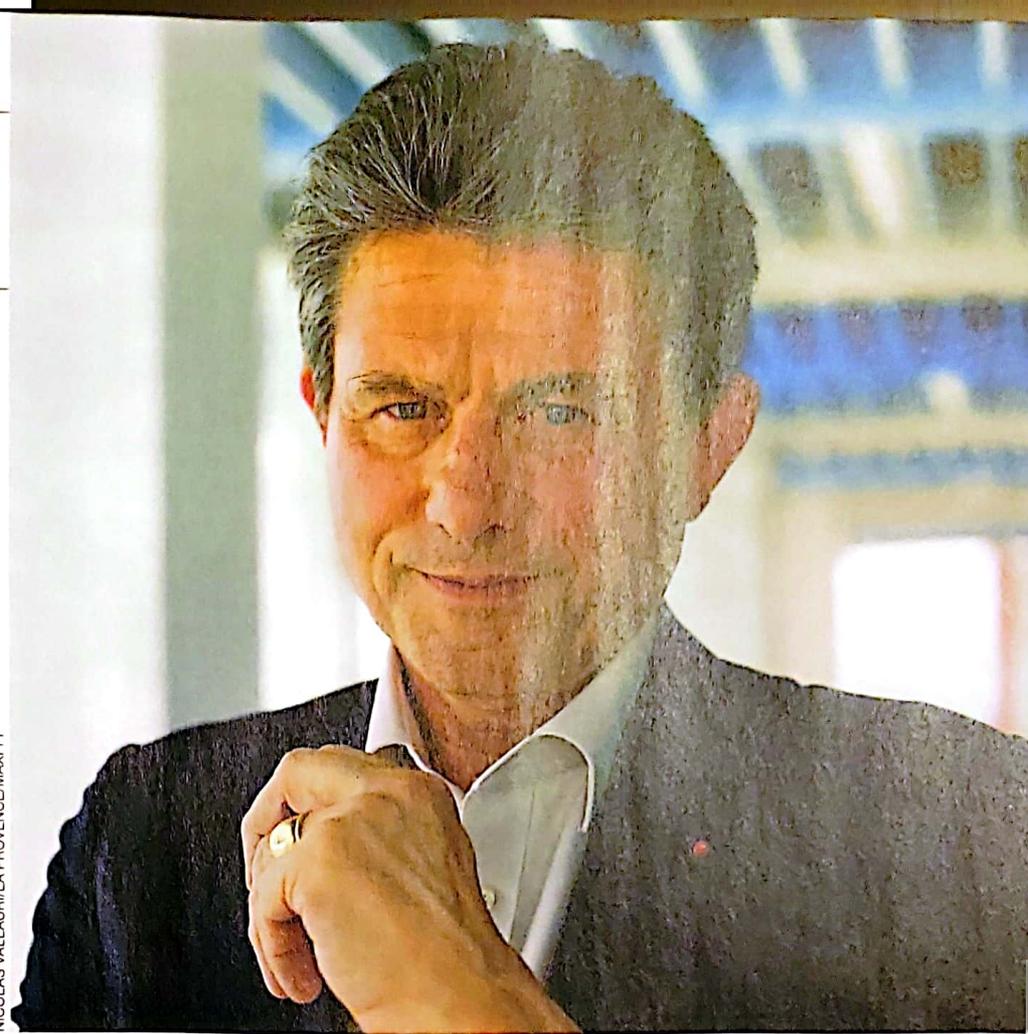
J'avais trois raisons familiales de m'intéresser à Diên Biên Phù. Mon père lui-même avait fait la guerre d'Indochine et celle de Corée. Mon grand-père maternel, Pierre de Chevigné, était, au moment de la bataille, secrétaire d'État à la Guerre dans le gouvernement de l'époque. Il s'était rendu à Diên Biên Phù quelque temps avant la bataille.

Enfin, mon grand-oncle, Christian de Castries, commandait le camp retranché. En Indochine, il était l'un des adjoints directs de De Lattre, appartenant à cette catégorie d'officiers réactifs et offensifs. Il avait fait une Seconde Guerre mondiale extraordinaire, se distinguant durant la bataille de France par son audace et son courage. Cependant, il était un cavalier: le commandement d'une forteresse ne relevait pas de ses prédispositions. Il avait été nommé là car personne d'autre ne voulait le job. Il sera promu général au cours d'une bataille qu'il avait commencée en tant que colonel.

Se battre en sachant que la victoire ne sera pas au rendez-vous

On comprendra que j'ai assez tôt entendu parler de Diên Biên Phù. Tout en me confrontant à cette pudeur des militaires vis-à-vis de leurs faits d'armes. J'ai donc complété ma connaissance en lisant plusieurs livres, dès l'adolescence, sur le sujet. Devenu père de famille, j'ai décidé d'emmener un jour ma femme et mes enfants sur place, au début des années 2000, pour nous recueillir.

Le concept de Diên Biên Phù consistait à reproduire la tactique déployée lors de la bataille de Na San en 1952: l'armée française y avait ébréché une division viêt-minh en l'attirant sur un terrain découvert. Diên Biên Phù recèle



NICOLAS VALLAURI/LA PROVENCE/MAXPPP

pour moi une symbolique incroyable, car il s'agit vraiment d'une bataille de sacrifices. Un héroïsme au service d'une cause perdue. Une bataille qui se termine mal, mais au cours de laquelle des pages formidables sur l'honneur auront été écrites. Dans la lignée de ce que la 1^{re} armée de De Lattre, et notamment la 2^e division blindée de Leclerc, fit durant la Seconde Guerre mondiale. C'est toute la grandeur de l'engagement: se battre en sachant que la victoire ne sera pas au rendez-vous, et que l'on emmène un certain nombre de

**“MA GÉNÉRATION A
CONNU TROIS GUERRES,
LA GUERRE INUTILE
CONTRE LES FRANÇAIS,
LA GUERRE
INÉVITABLE CONTRE
LES AMÉRICAINS ET
LA GUERRE NÉCESSAIRE
CONTRE LES CHINOIS.”**

Un colonel viêt-cong

gens à la mort. Il y a pour moi une filiation avec les Spartiates du roi Léonidas face aux Perses, résistant malgré une terrible infériorité numérique, au cours de la bataille des Thermopyles.

Quand je me suis rendu à Diên Biên Phù avec ma famille, le colonel viêt-cong qui nous servait de guide, jeune officier en 1954, a prononcé cette phrase marquante: « *Ma génération a connu trois guerres, la guerre inutile contre les Français, la guerre inévitable contre les Américains et la guerre nécessaire contre les Chinois.* » Il disait inutile, car, je crois, il n'y avait pas de rejet. Pas de cette hostilité viscérale que les Vietnamiens peuvent ressentir à l'égard d'autres ennemis. Il y avait en revanche chez eux une aspiration légitime à l'indépendance, bien qu'elle soit accompagnée d'une idéologie communiste terrifiante à bien des égards.

Côté français, malgré la frustration des erreurs de l'état-major, demeure la leçon de tous ceux qui, sous l'uniforme de notre armée, ont su montrer qu'ils savaient mourir pour notre pays. *Henri de Castries est président de l'Institut Montaigne et ancien président-directeur général d'Axa. →



BRIDGEMAN IMAGES

Les enseignements d'une défaite

La chute de Diên Biên Phù est le résultat d'un compromis bancal entre les décideurs politiques et les grands chefs militaires. Les uns ne voulaient pas faire la guerre, tandis que les autres burent le calice jusqu'à la lie.

Par Mériadec Raffray

Nous sommes le 7 mai 1954, le camp retranché de Diên Biên Phù ne répond plus. Dès le 8 mai, écrit le général Yves Gras dans sa monumentale *Histoire de la guerre d'Indochine* (Denoël), la nouvelle est accueillie en France avec « une profonde émotion où l'accablement se mêlait à la colère contre les responsables ». En ce jour anniversaire de la victoire de 1945, « Diên Biên Phù prit pour les Français la valeur d'un symbole, celui d'un désastre irrémédiable préparé par une longue carence politique et militaire ». On le sait aujourd'hui,

leur état d'esprit coïncidait avec celui des acteurs et victimes du drame. Ces *tu-binh* — "prisonniers" en vietnamien — dont Erwan Bergot rapporte, dans *Bataillon Bigeard* (Presses de la Cité), les paroles des chansons fredonnées par les plus fortes têtes sur la piste de la captivité: « Ah! quel plaisir d'être fait aux pattes, / Quand on l'est par les démocrates... »

De nature stratégique, la première faute incombe aux responsables politiques de l'époque, comme l'expose aujourd'hui dans ses conférences publiques le contrôleur général des

armées (2S) Philippe de Maleissye. Le saint-cyrien passé par le 2^e Rep est l'un des meilleurs connaisseurs dans le monde militaire de cette page d'histoire dont il a tiré *la Vallée perdue* (Indo Éditions), un efficace roman historique sur la bataille. L'erreur fondamentale de l'exécutif, selon lui, est d'avoir confié en mai 1953 le commandement du corps expéditionnaire au général Henri Navarre. Avec cet argument du président du Conseil, René Mayer, qui venait d'essayer le refus du maréchal Alphonse Juin: « Je vous choisis car vous ne connaissez pas l'in-

FRANCE / LES LEÇONS DE DIÊN BIÊN PHÙ

Des milliers de coolies furent réquisitionnés pour assurer la logistique du Viêt-minh à Diên Biên Phù. Ce fut une totale surprise pour les généraux français.

dochine. Vous pourrez donc y appliquer des idées neuves. »

Deux autres errements aggravent singulièrement le cas des politiques. Ils confient à Navarre une mission aux contours flous : « *rechercher les conditions qui permettront de négocier une fin honorable à la guerre* ». Le principe d'une négociation à Genève vient d'être acté pour régler le sort de l'Indochine française, mais que signifie au juste une solution "honorable" ? Pour ne rien arranger, ils approuvent le plan de Navarre sans lui octroyer les renforts indispensables à sa bonne exécution. Baptisée "Castor", l'opération consiste à barrer la route du Laos au Viêt-minh en l'obligeant à sortir du couvert de la jungle pour livrer une bataille rangée qui absorberait ses forces. Accessoirement, il est envisagé que le face-à-face puisse étriller son corps de bataille, ce qui offrirait une victoire inespérée aux négociateurs français à Genève.

Navarre n'a pas respecté les principes de la guerre édictés par Foch

En acceptant toutes ces conditions, le haut commandement commet à son tour une faute impardonnable. C'est l'autre grand responsable du désastre de Diên Biên Phù. Le "plan Navarre" ne respecte même pas les trois principes élémentaires de la guerre édictés par Foch, pointe Philippe de Maleissye, qui précise : « *Ils ne suffirent pas à garantir la victoire, mais les oublier est l'assurance de perdre* » ; concentrer les efforts, économiser les forces, préserver la liberté d'action... On a même le sentiment que c'est tout le contraire. Car, en jetant son dévolu sur cette cuvette mesurant 18 kilomètres de long et 6 de large, entourée de collines et traversée en son centre par la Nam Youm, située en limite du rayon d'action des appareils de l'armée de l'air basés à Hanoï, c'était brider initialement les options tactiques des défenseurs. Qui, de surcroît, devront livrer bataille en grande infériorité numérique, sans que l'artil-

lerie et l'aviation ne parviennent à la compenser : 35 000 "Viets" ont convergé vers la cuvette occupée par 14 000 de nos soldats, y compris les 4 000 parachutés au cours des combats. En ne levant pas le camp lorsqu'il en était encore temps, assène l'écrivain combattant favorable à l'indépendance Jules Roy dans *la Bataille de Diên Biên Phu* (Éditions de l'École de guerre), Navarre prit « *une décision tragique qui devint l'une des causes du désastre* ».

L'ennemi, lui, a appliqué les principes de Foch, enfonce Philippe de Maleissye : « *Le maître d'école Giap les a mieux compris et analysés que le général de corps d'armée Navarre.* » Cette figure du Viêt-minh a commis de nombreuses erreurs avant d'enranger ce succès décisif, mais ses chefs lui ont laissé le temps d'en tirer toutes les leçons. Il a toujours bénéficié du soutien de Hô Chi Minh. L'aide en vivres et en équipements de leur grand allié, Mao Zedong, ne lui fera jamais défaut. À l'inverse, la IV^e République congédie ses généraux en chef au rythme de leurs échecs, comme pour mieux masquer ses propres lacunes et attermolements ; sept se succèdent en Indochine de 1945 à 1954, tous saint-cyriens et



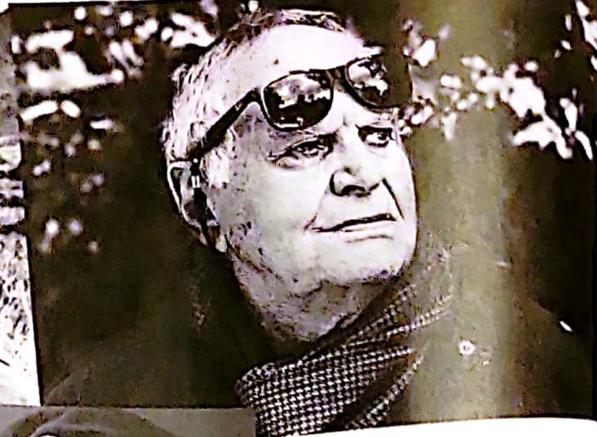
**GIAP ET HÔ CHI MINH.
LE SECOND LAISSA
LE TEMPS AU PREMIER
D'APPRENDRE
DE SES ERREURS.**

brevetés de l'École de guerre. À l'issue des travaux de la commission d'enquête chargée d'établir les responsabilités, aucune sanction n'est prononcée à leur encontre. On préfère étouffer le scandale. Navarre, qui avait été évincé de son commandement après la bataille, n'est pas inquiet davantage. Son subordonné le général René Cogny, accusé de déloyauté pour ne pas avoir assez soutenu l'effort en faveur du camp retranché, est promu une année plus tard.

"Ce furent les plus petits qui furent les plus grands"

À Diên Biên Phù, résume Philippe de Maleissye, « *les chefs militaires ont commis des fautes, et le gouvernement de la IV^e République, un crime : celui d'avoir engagé l'armée dans une guerre sans vouloir la faire, sans lui donner les moyens nécessaires, sans la soutenir et même en l'oubliant. C'est, au regard de l'histoire, impardonnable* ». Comme souvent en pareilles circonstances, écrira plus tard Marcel Bigeard, qui s'est illustré comme lieutenant-colonel à la tête de son bataillon dans la cuvette, « *à Diên Biên Phù, ce furent les plus petits qui furent les plus grands* ». Leur sacrifice héroïque a permis de sauver le Laos de l'emprise communiste. En cela, Diên Biên Phù est quand même un succès. Mais le prix payé, au-delà du sang versé, est l'éviction définitive de la France d'Indochine. Cette page, tournée en 1956 par le rapatriement des derniers soldats français, sonne le glas de notre empire tricolore et annonce le ravalement de la France au rang de puissance moyenne. Au niveau mondial, cette défaite esquisse le triomphe du communisme au Viêt-nam et le durcissement de la guerre froide. ●

Dien Bien Phu, un coin d'enfer,
de Bernard Fall, *Les Belles Lettres,*
728 pages, 19,50 €. **Pourquoi Dien Bien Phu ?**
de Pierre Rocolle, *Flammarion,* 1968. ➔



William Schilardi, 20 ans en 1954, combat avec le 8^e choc comme mitrailleur. À droite avec notre journaliste, Hervé Fournier-Montgieux, sergent dans l'armée de l'air de 22 ans est opérateur radio dans un avion C-119 au moment de la bataille. Il n'a rien oublié.

“Pour la France et les copains”

Des derniers combats dans la cuvette à l'internement dans les camps du Viêt-minh, les derniers témoins racontent leur Diên Biên Phù. Confidences émues.

Par Maxime Coupeau

Zone de largage en vue. Crayon en main, le sergent Hervé Fournier-Montgieux, 22 ans, suit l'itinéraire de vol sur une carte jaunie. Opérateur radio sur un avion de transport militaire C-119, il survole la vallée de Diên Biên Phù. L'appareil est visé par « les tirs et balles traçantes viêt-minh. Ça passait devant et derrière l'avion. À côté de nous, un C-119 est abattu ». Le champ de bataille vu du ciel: « La piste d'atterrissage anéantie par l'artillerie ennemie, cachée par les pitons rocheux. Les collines ravagées par les combats. »

Au sol, William Schilardi, 20 ans, se protège dans une tranchée de la base Épervier. Sa position est « matraquée par les obus ». Ce soldat du 8^e Choc

a « de l'eau jusqu'aux genoux », est « recouvert de terre et de boue ». « J'ai vu les cheveux de copains, pétrifiés par la peur, blanchir en une heure. » Depuis le 21 novembre 1953, il tient le secteur avec son régiment. À couvert dans des casemates faites de sacs de sable et de rondins, les pieds dans « le sang de [ses] frères d'armes », il redoute « les bruits de pelles des Viets creusant des tranchées, annonçant leur mouvement vers nos lignes ».

Pierre Latanne fait lui aussi partie de ces 10 000 Français d'une vingtaine d'années à combattre « pour la France et les copains ». Sous-lieutenant de 25 ans, il commande une section parachutiste de volontaires vietnamiens du 5^e Bawouan. Ses hommes et lui sautent

le 14 mars: « Je me suis fait mitrailler à la porte de l'avion. À notre arrivée au sol, il y avait beaucoup de cadavres. On a couru sous le feu ennemi pour rejoindre nos points d'appui. »

L'amertume gagne les vétérans en se remémorant cette bataille. Tous connaissaient déjà son issue fatale. Hervé Fournier-Montgieux ne comprend toujours pas « pourquoi ils nous ont enterrés là-dedans. Les avions, pris sous le feu des canons, ne pouvaient plus évacuer les blessés ». Schilardi dénonce l'entêtement de l'état-major: « Ils ont sous-estimé les Viets, bien conseillés par les Chinois. » Pour Latanne, « on ne savait pas combien étaient les Viets en face ».

« On a besoin de soutien! » À la radio, le soldat Schilardi entend la détresse de ses frères d'armes. Son lieutenant, Bonelli, le « mute à la quadruple », dispositif de lutte antiaérienne de quatre mitrailleuses. Depuis son abri, il « harcelait les Viets sur les attaques des collines d'Éliane, appuyait la Légion, écoutait leur progression, leurs morts ». En face, « des vagues humaines de Viets, kamikazes, se jetaient sur nos barbelés. On a dû tirer encore et encore pour les repousser. Les corps s'entassaient, brûlaient ».

Le vrombissement des avions résonne dans la vallée. À bord du C-119, Hervé

FRANCE / LES LEÇONS DE DIÊN BIÊN PHŨ

Le général Pierre Latanne, 95 ans, sert en Indochine comme officier parachutiste à la tête d'une section de volontaires vietnamiens au 5^e Bawouan.



nationalités et blessés, se rappelle-t-il. *Je ne me faisais aucune illusion sur leur clémence. J'ai choisi de partir pour la longue marche, sans connaître la destination.* » Ce seront, 700 kilomètres plus loin, les camps de rééducation des Viets...

Ces 700 kilomètres de calvaire, William Schilardi et ses camarades vont les parcourir à pied. De simples morceaux de bois lui servent de béquilles et lui « brûlent » les aisselles. Ses plaies sont « nettoyées par les asticots et [son] urine ». Les Français traversent les villages, « insultés, frappés ». Les geôliers « cherchaient à nous faire tomber. Si on s'arrêtait, c'était la fin. Ils nous flinguaient ». S'ajoute la famine: 300 grammes de riz par jour. Son poids au terme de la marche: 42 kilogrammes.

Lorsque son groupe atteint le camp 70, sur les 35 qui sont partis, « cinq ont survécu ».

Un endoctrinement implacable attend les prisonniers. « Une conversion forcée au communisme », se souvient Pierre Latanne, interné au camp d'officiers de Tuyên Quang. À son arrivée, un commissaire politique l'interroge: « Savez-vous ce que vous êtes? » « Je suis français », réplique Latanne. Son interrogateur fulmine: « Vous êtes un criminel de guerre. » Quotidiennement, il est forcé de se repentir sur « le mal causé au peuple vietnamien » et doit se « convaincre de devenir un combattant de la paix ». Face à ces lavages de cerveau, « notre solidarité entre officiers nous a sauvés », dit-il.

Libéré en septembre 1954, Pierre Latanne passe un an dans un hôpital militaire. Suivent l'Algérie et une carrière dans les renseignements. Âgé de 95 ans, il réside à Lourdes. Hervé Fournier-Montgieux, 92 ans, est devenu officier dans l'armée de l'air et a travaillé chez Dassault Électronique. Après l'Indochine, William Schilardi a entamé une carrière d'homme d'affaires et entraîné les sportifs au Stade Français. À 91 ans, il vit « avec la même volonté de servir la France et d'aider les autres ». ●



7 mai, 17 heures. Les Viêt-minh déferlent sur les positions françaises. L'équipage d'Hervé Fournier-Montgieux réalise un ultime passage au-dessus de la cuvette. Le radio capte les dernières transmissions du camp retranché: « Chute de Diên Biên Phủ. » Puis cet ordre du haut commandement: « Arrêtez vos missions. » « On a pleuré », confie-t-il.

Sur la base Épervier, l'ennemi investit les dernières tranchées. William Schilardi gît au sol, le genou fracassé. À 4 heures, un déluge d'artillerie détruit son poste de mitrailleuses. « Un Viet s'est approché et a braqué son arme sur moi. Je lui dis "Flingue-moi!". J'étais prêt à rejoindre les copains. » Il est fait prisonnier: « Ils nous ont séparés par grades,

« ON NOUS DONNE TROIS SOLUTIONS, EXPLIQUE PIERRE LATANNE. NOUS RENDRE, ATTENDRE D'ÊTRE ATTAQUÉS OU SORTIR EN FORCE. »

Fournier-Montgieux largue « matériels, vivres, médicaments pour permettre aux copains de tenir ». Le sergent enchaîne les vols, de nuit, « sous le feu de la DCA ». Au cours de deux raids, deux puis quatre impacts s'abattent sur le fuselage: « On a failli y passer, mais ça en valait la peine. » L'émotion l'étreint: « Je repense à ces jeunes gens, enthousiastes. Beaucoup ne sont jamais revenus. »

Sur Huguette 6, le 18 avril, le commandement avertit Pierre Latanne d'une contre-attaque adverse. « Il nous donne trois solutions, explique-t-il. Nous rendre, attendre d'être attaqués ou sortir en force. » Hurlant « En avant! », ils « sortent en force », mitraille au poing: « On a bondi sur les Viets et tiré sans s'arrêter. » Le jeune parachutiste charge aux côtés d'un lieutenant de la Légion, Jean François: « On bavardait plus tôt ensemble. Il s'est écroulé à côté de moi, une balle dans la gorge. »